

LE CHIEN DE LA MAISON SAINT-CHARLES

Le jour où le père Pelot se présenta à l'accueil de la maison Saint Charles, sa lettre d'admission à la main, il possédait pour tout bagage un vieux sac de toile qui avait fait dix fois le tour du monde, et pour toute famille un labrador blanc qui répondait au nom de Léo.

— Tout est en règle, fit le directeur en regardant le vieux par-dessus ses lunettes en demi-lune. On va vous montrer votre chambre. Mais pour lui, continua-t-il en baissant le regard vers le chien, je crains que cela ne puisse pas être possible.

Le vieux Pelot retint un frisson.

— C'est un bon chien, dit-il en cherchant le regard du directeur qui avait replongé dans ses dossiers. Je m'en occuperai. Il ne gênera personne. Et puis, j'ai besoin de lui. Sans lui...

Le directeur le coupa. Il comprenait, bien sûr : un peu de tendresse à quatre pattes... La solitude qui vient à l'automne de la vie comme le brouillard et contre quoi on cherche on cherche à se protéger, l'affection d'un vieux compagnon, gentil, fidèle, pas bruyant, propre et tout et tout... Mais il fallait aussi que Pelot comprenne. Le règlement, les autres pensionnaires... Et si tout le monde en faisait autant. C'était une maison de retraite ici, pas un hôtel quatre étoiles, et encore moins une ménagerie...

Pelot se taisait. Quand il avait senti que le temps était venu de poser son sac, il avait tout naturellement pensé revenir à Missillac où il avait été gamin. Les Bretons sont comme les ronces qui poussent au bord des chemins. Ils peuvent faire le tour de la planète mais reviennent toujours sur la terre d'où ils sont nés. Pas une minute il n'avait imaginé que Léo pourrait ne pas être du voyage. Du temps de la Marquise, on les aurait reçus tous les deux sans histoires. Une assiette pour lui, une écuelle pour le chien. Mais sans doute les temps avaient-ils changé.

— Je suis désolé, reprit le directeur en avançant sur le bureau un registre où il demanda au vieux d'apposer sa signature.

Le père Pelot tâtonna de la main sur la table à la recherche du cahier et du stylo que l'homme lui tendait.

— Vous avez des problèmes d'yeux, interrogea soudain le directeur ?

— Un peu, dit Pelot. En fait, je crois que je suis en train de devenir aveugle. C'est pour cela que...

— Mais bon sang ! Pourquoi ne le disiez-vous pas tout de suite ? reprit le directeur. Un chien d'aveugle, c'est tout à fait différent. Ça ne pose aucun problème. Au contraire. Cela nous évitera de devoir mobiliser quelqu'un chaque fois que vous aurez envie de vous déplacer dans la maison ou de faire une petite promenade.

Et c'est ainsi que le vieux Pelot et son chien Léo prirent pension, un jour de septembre, à la Maison Saint-Charles.

Au moment où il allait s'endormir, l'homme entendit les cloches de l'église sonner les neuf heures. C'étaient les même cloches que celles de ses dix ans. Le grand labrador blanc soufflait doucement au pied du lit.

Le lendemain matin était un dimanche, le dimanche dix-neuf septembre. Quand Pelot quitta la maison de retraite à la suite de son chien pour une petite promenade, la musique le saisit sur le pas de la porte. C'était une gigouillette vive comme le printemps que poussait là-bas un "sonnou" vissé à son l'accordéon. Tout le pays s'était donné rendez-vous sous les pins de la place. L'air charriait de bonnes odeurs de pain boulangé à l'ancienne, des parfums de saucisse et de boudin. Dans le brouillard qui baignait à présent sa vision, chaque jour un peu plus épais, le vieux reconnut les coiffes des filles d'autrefois, la rondeur opulente des robes des femmes et les chemises blanches de dimanche des hommes de son enfance. Ça allait et ça venait, ça tournait dans le claquement des sabots sur la terre. Les hommes causaient et s'interpellaient de leurs voix basses et un peu rudes de toujours qui l'impressionnaient tant quand il était petit. Il perçut le trot d'un cheval attelé sur la route, le rythme précis des sabots, le grondement des roues de bois cerclées et de fer et les grincement du frein à l'arrêt. Un peu plus loin, sous les arbres, c'était le chant d'une scie accompagné du claquement d'un ciseau de sabotier.

— Cherche-moi donc un banc, Léo, que je m'assoie respirer l'air du pays, demanda l'homme à son guide. Si je n'y vois plus goutte, je vais m'en mettre plein les oreilles.

L'accordéon jouait l'air du Mayennon qui allait voir les filles le soir après le dîner.

— Bravo ! applaudit le vieux à la fin de la chanson. Une autre ! Une autre ! Et l'accordéon infatigable continua à jouer toute la journée, ne s'interrompant que le temps nécessaire au "sonnou" pour lamper une bonne gorgée de cidre avant des se remettre à l'ouvrage. Soixante ans ? Soixante-dix ans qu'il avait quitté le pays ? Autant dire cent ans tellement c'était loin. En ce temps-là, toute la famille vivait dans une seule pièce sans fenêtre et au sol de terre battue. La porte à "lucet", à double battant vertical qu'on appelle aujourd'hui "porte fermière" dans les catalogues de chez Lapeyre, laissait entrer la lumière dans le logis qui ressemblait à un garde meuble autour de l'âtre avec son accumulation de lits, lits de coin, lits clos qui disputaient le peu d'espace à la table familiale. Cent ans qu'il était parti et tout lui revenait d'un seul flot à la mémoire comme un fleuve après l'orage. Et la musique accompagnait ses souvenirs de vague en vague. Le bonhomme se mit à raconter tout haut pour son chien, bon public.

Un jour, il se souvenait, le père avait décidé de changer l'armoire de la maison. Un événement, une armoire neuve ! Il revoyait le menuisier et son apprenti décharger le meuble de la carriole, toute la famille sur le pas de la porte pour assister à la manœuvre. Pour une belle armoire, c'était une belle armoire, en chêne de la forêt de la Roche-Bernard. Et le menuisier n'avait compté ni son temps, ni son art. Il avait sculpté, pour achever son œuvre, une magnifique corniche qu'il ne restait plus qu'à placer tout en haut. Ça faisait riche comme au château de la Bretesche ! C'est alors que, catastrophe, on s'aperçut que la corniche ne rentrait pas.

—C'est le plafond qui est trop bas, disait le menuisier.

—C'est ton armoire qui est trop grande, disait la mère.

— On ne peut tout de même pas couper les pieds, disait le grand-père.

— On ne va quand même pas casser le toit, disait la grand-mère.

Et l'on aurait fini par se disputer si le père n'était venu soudain, une pelle à la main.

Poussez-vous donc, au lieu de causer dit-il. C'est le plancher qui est trop haut.

Et sans attendre, il tomba la veste et creusa à même le sol un trou assez profond pour conserver au meuble et ses pieds et sa tête.

— Tu vois expliquait le vieux à son chien, on n'était pas riches mais on n'était pas idiots pour autant.

Autour de lui, un attroupement s'était formé pour l'écouter. Des hommes en chapeaux, des femmes en coiffes, des enfants aussi, des gamins avides de boire au fleuve de sa mémoire, et même le "sonnou" qui s'était accordé une pause, tous le relançaient et les souvenirs de Pelot ravivaient les souvenirs de tous les autres. On évoqua pêle-mêle le "pissou" de Sainte-Reine dont le halètement de la locomotive, quand on l'entendait jusqu'à Bergon, annonçait la pluie, le lavoir du Conan - la gazette de Missillac - où tard le soir parfois des lavandières à genoux cherchaient l'alliance qu'un coup de battoir trop vigoureux avait envoyé valser dans le bassin, Marie la grenouille et son parapluie, l'ouvrier de la Marquise et les conscrits qui y attendaient les filles, les chars de l'école, les Noël's au château, la procession à Saint Corneille pour la santé des bêtes à cornes et les pêches en Brière. Jamais Pelot n'aurait pu imaginer qu'en revenant dans son pays il le retrouverait tel qu'il l'avait quitté. Comme des curieux lui demandaient qui il était, et d'où venait qu'il connaissait si bien les histoires d'ici, le vieux raconta qu'au jour de ses

quatorze ans il avait grimpé sur le Dolmen pour deviner tout autour de lui où se cachait l'avenir. Il ne pouvait être dans la petite maison aux pierres "apparaissantes" où s'entassaient quatre générations. C'était trop petit. Il n'était pas au château où les fermiers laissaient couler l'eau sur l'évier et parlaient de l'électricité. Pour qu'il fût là-bas, il aurait fallu être "de la Bretesche", et non de Missillac. C'est alors qu'il avait pris, comme tant d'autres, le chemin de Saint-Nazaire.

Il avait vu sur les Chantiers les ouvriers riveter les plaques de métal qui constituaient les coques des grands navires, et des gamins de son âge chauffer au rouge les rivets que leurs pères écrasaient de leurs masses dans les étincelles et la fumée. Un jour, sur le quai, un homme, sachant qu'il était de Missillac, l'avait abordé.

— Chez toi, avait dit le gars, on prétend que le château fait vivre le pays, pas vrai ?

Le jeune Pelot avait approuvé. Le marquis avait bâti l'église, la marquise l'hôpital, l'école, le cinéma. Chaque année, à Noël, elle offrait des cadeaux aux enfants, et encore des cadeaux aux jeunes mariés, et le trousseau des nouveaux-nés. Sans parler du tout-à-l'égout et des fêtes dans le parc. Les gens du château avaient fait beaucoup pour le pays. Ils étaient très bons.

— Certainement avait ricané le gars. Mais t'es-tu déjà demandé qui faisait vivre le château ?

Comme Pelot ne savait que répondre, le gars avait parlé des De Wendel et de leurs aciéries de l'Est qui vendaient aux Chantiers le fer que ceux d'ici rivetaient dans les étincelles et la fumée.

— Les cadeaux de la Marquise, disait-il, ne sont que les miettes de ce que le château doit à tes pères qui travaillent l'acier de leurs usines. Ça ne te dérange pas que les mêmes qui bâtissent les églises fassent venir des filles par wagons pour leurs fêtes ?

Pelot n'avait pas voulu pas en écouter plus. Ce gars-là devait être un Rouge pour parler avec aussi peu de respect des Montaignus. On lui avait appris à l'école à se méfier des grands discours de révolte qui embobinent les ouvriers et ne mènent qu'à la haine et à la misère. Il coupa court et quitta bientôt Saint-Nazaire. S'il n'aimait pas les Chantiers, les étincelles et la fumée, il aima les bateaux et s'embarqua à la première occasion. Le jour où son méthanier quitta le port, le mousse Pelot avait le cœur gros. Deux vers d'une vieille chanson tournaient en boucle dans sa tête, deux vers d'une chanson terrible que lui chantait sa grand-mère quand il était tout petit : "Buvons le sang écumant de ce cadavre fumant..." Elle racontait le sort tragique d'un mousse dévoré par un équipage affamé. Ça faisait froid dans le dos mais ce n'était qu'une chanson pour faire peur aux enfants des campagnes et Pelot ne fut pas mangé. Il voyagea de port en port et boucla une bonne dizaine de tours du monde. Il aurait pu raconter aujourd'hui pendant des heures des histoires d'hommes de toutes les couleurs sous tous les soleils du globe. Mais à quoi bon. Il était heureux d'être au pays et n'en demandait pas plus.

Missillac n'a pas changé, dit-il dans un sourire. Pas changé du tout...

8

Le voyant tâtonner de la main sur le banc à la recherche de la laisse de son chien pour rentrer à la Maison Saint-Charles, personne n'osa le détromper. Le "sonnou" accompagna son départ d'une chanson de marin et ceux qui avaient revêtu pour un jour - le jour de la fête du patrimoine - leurs vieux habits du début du siècle rentrèrent se changer dans leurs maisons modernes aux fenêtres à double vitrage et aux sols bien carrelés.

Depuis ce jour, on prit l'habitude de voir le vieux sur tous les chemins de la commune derrière son chien Léo. Sa vue déclinait de plus en plus rapidement, au point qu'il ne distingua bientôt plus que vagues ombres autour de lui mais il n'en parut aucunement affecté. Un sourire flottait en permanence sur son visage. Ce n'était pas la grimace béate du simplet, mais le vrai sourire heureux de sa mémoire préservée par la cécité. Il était tellement persuadé que Missillac n'avait pas changé qu'il transformait tous les bruits qui lui parvenaient pour les faire coïncider avec ses souvenirs. Le claquement des clubs sur les balles de golf du terrain de la Bretesche sonnait comme les fers des chevaux sur le pavé. Il y avait toujours eu des chevaux au château. Et il y en avait encore. Un jour où il avait eu l'occasion de pénétrer dans le bar du grand hôtel, il en avait retrouvé l'odeur ancienne. Il avait senti sous ses doigts le bois des box, le cuir des selleries et le fer des mangeoires. On respirait dans le parc les mêmes odeurs d'humus, c'était le même affolement de vent des canards à l'approche de l'étang, les mêmes chants d'oiseaux dans les forêts. Et si, traversant la route, un car de ramassage scolaire passait à vive allure, Le vieux Pelot ne s'en inquiétait pas.

— Tiens, voilà le marquis qui rentre, disait-il Je reconnais le bruit du moteur de son hydravion.

A l'automne, une nuit parfaitement opaque entourait le vieux qui n'en interrompit pas pour autant ses promenades. Il était fort bon marcheur. On vit sa grande silhouette un peu voûtée, coiffée d'un petit bonnet de laine d'où s'échappaient trois touffes de cheveux blancs, du côté de Bergon et du Dolmen, à l'Angle-Bertho où, un après-midi, il laissa passer un grain à causer avec la patronne du Routier qui avait bourlingué dans sa vie autant que lui sur les mers avant de finir chroniquée dans le Guide du Routard. On le croisa à la Briandais et à la Roche-Hervé, partout où il avait couru gamin. Mais l'endroit qui avait sa préférence restait l'étang des Platanes, en face du château, où il aimait se reposer sous la voûte végétale des grands arbres.

C'est là qu'il vint s'asseoir une dernière fois un soir de novembre. Il sentit dans sa nuit le soleil se coucher, la chaleur lentement s'évader des ses mains, de son visage et de son cœur. Il ferma ses yeux qui ne voyaient plus et sa mémoire, doucement, comme un livre aimé à la dernière page. Il s'éteignit comme un cerge.

Alertés par les hurlements de Léo qui offrait à son maître la prière des chiens pour les morts, les gens du lotissement découvrirent le corps sans vie et prévinrent les gendarmes. Quand ils arrivèrent, le chien s'enfuit sans demander son reste.

"Pas question, se disait Léo, pas question de rentrer à la Maison Saint-Charles. On l'avait accepté en tant que chien d'aveugle mais aujourd'hui que l'aveugle n'était plus que ferait-on de lui ? On le chasserait ? On le donnerait dans le meilleur des cas ? Si personne ne voulait de lui - qui voudrait d'un vieux labrador ?- on le piquerait ! C'était un

samedi soir. De l'autre bout du bourg un rayon de lumière montait à l'assaut des étoiles. Une lumière dans le ciel au moment où son maître s'éteignait, ce ne pouvait être qu'un signe. Léo se mit en route. Il traversa le lotissement de maisons silencieuses et arriva bientôt tout près de la Nationale 165 qui coupe en deux la commune de Missillac. D'énormes camions aux yeux blancs filaient à toute allure sur la route dans des roulements de tonnerre. Il aurait été facile de se jeter sous les roues du plus gros et, d'un choc, rejoindre là-haut le vieux. Mais la lumière l'appelait. Elle jaillissait d'une statue brandissant une torche à bout de bras. "La statue de la liberté" pensa Léo. Son maître lui en avait parlé autrefois. Il se souvint aussi que Pelot aimait la liberté. Des voitures entraient à la queue leu sur le grand parking du Niagara. Par groupes, par grappes, par bandes, des jeunes, garçons et filles, s'extirpaient des voitures et entraient dans une grande maison.

— T'es un beau chien, toi, fit un jeune qui achevait de fermer sa voiture. Tu viens faire la fête ?

— Pelot ! cria une voix de fille. Dépêche-toi ! On t'attend !

Le garçon partit en courant laissant Léo interdit. Un autre Pelot ? Un jeune Pelot ? Il s'assit sagement devant la portière de la voiture, bien décidé à ne pas manquer le retour du jeune homme. Il attendit longtemps. Chaque fois qu'un groupe sortait de la maison, une bouffée de lumière et de musique lui faisait dresser les oreilles. Le jeune ne revint que lorsque le parking fut presque totalement vide. Il avait le visage rouge, les cheveux en bataille et chercha longuement les clés de sa voiture dans ses poches. Une fille l'accompagnait.

— Pelot, dépêche, protesta-t-elle. J'ai froid. Tu es sûr que tu peux conduire ?

D'une voix pâteuse qui prouvait le contraire, le jeune homme assura que oui.

Léo fronça le sourcil. Il avait déjà perdu un Pelot hier soir, il n'allait pas en laisser un second finir ce matin dans un fossé où contre un platane. Dès que le jeune homme eut enfin réussi à ouvrir sa porte, le chien sauta dans la voiture et s'installa fermement à la place du conducteur. La fille éclata de rire tandis que son ami protestait.

Mais il est braque ce chien... Bousse... mousse... pousse-toi le chien. C'est moi qui conduit. C'est pas toi.

Comme il essayait de saisir le chien par le collier pour le tirer dehors, Léo montra les dents. C'était pour de faux, mais c'étaient tout de même de belles dents.

Laisse-le, dit la fille, il finira bien par s'en aller. Ouvre derrière, j'ai froid.

Les deux jeunes s'installèrent donc sur la banquette arrière. Léo entendit quelques rires, quelques gloussements puis plus rien et, dans le silence, la voix de la fille.

Heureusement que tu étais là, le chien. Dans l'état où il est, il aurait été incapable de conduire. Dans l'état où il est, de toute façon, il est capable de pas grand-chose. Ah! les mecs...

Et elle s'endormit à son tour sur l'épaule de son ami. Un peu plus tard, deux gendarmes qui patrouillaient sur le parking ouvrirent la porte du véhicule afin de s'assurer que les deux jeunes endormis n'avaient pas été victime de quelque malaise.

— Mais c'est le chien du vieux de la maison Saint-Charles, remarqua un gendarme.

Trop tard. Léo avait déjà filé. La nuit était froide, le brouillard épais Il erra jusqu'au matin sur les chemins. Au grand jour, ses pattes l'avaient conduit sur le terrain de foot désert. Des voix d'enfants montaient de la cour de l'école où une petite bande s'entraînait au hockey sur rollers

— Hé les gars ! on a un spectateur, cria un enfant. C'est le chien de monsieur Pelot.

— Cette nuit, il a sauvé deux jeunes sur le parking du Niagara, dit un autre. Ils étaient complètement saouls et il les a empêchés de reprendre leur voiture. C'est mon père qui me l'a dit. Il est gendarme. Même qu'on devrait lui donner une médaille, a dit mon père.

— Hourra ! Vive Léo ! cria toute la bande en escaladant la grille pour entourer le chien. Une médaille pour Léo ! Une médaille pour Léo !

Le héros ne savait plus où donner de la truffe et de la langue sous l'avalanche des caresses. Il se laissa faire quand les enfants décidèrent de le raccompagner tous ensemble à la Maison Saint-Charles pour qu'un hommage officiel soit rendu à son grand sens civique. Il se laissa faire encore quand ils se mirent en file indienne, accrochés les uns aux autres, le premier tenant la laisse.

— Tu serais un husky et nous des trappeurs en traîneaux, avait imaginé un gosse.

— Il démarra en trombe au premier simulacre de coup de fouet au-dessus de sa tête, entraînant derrière lui sa ribambelle à roulettes. Pour faire durer le plaisir, on fit un tour par le lotissement des fleurs et l'étrange équipage doubla la place de l'église à l'heure où tout Missillac, ou presque, sortait de la messe.

— Drôle d'attelage, fit un monsieur. Mais c'est un peu dangereux de laisser les enfants patiner sur la route, non ?

— C'est certain, soupira monsieur le Maire. Faudrait qu'on trouve une solution un jour...

Et tout le monde fit cortège à Léo jusqu'à la maison Saint-Charles où le directeur informé des exploits de son pensionnaire par les gendarmes l'attendait avec une grande écuelle de croquettes.

Et c'est ainsi qu'on vit, le jour de l'enterrement de Pelot, un grand labrador blanc marcher en tête derrière le corbillard. Il y avait plus de mélancolie que de tristesse et chacun se disait que, tant qu'à passer, autant passer comme le vieil aveugle. On savait que Léo, le trait d'union entre les anciens et les enfants, ne quitterait plus le pays. Il était devenu et il reste pour tous "le chien de la maison Saint Charles. Certains prétendent même qu'il fait parfois fonction d'adjoint à monsieur le directeur.

Quant à la piste de rollers, ils sont de plus en plus nombreux à penser qu'il faudrait y penser si l'on veut que demain les gamins de Missillac ait autant de souvenirs et d'attachement à leur commune qu'en ont aujourd'hui les anciens.

© Dominique Lemaire 1999